

Hors-scène

les activités théâtrales du Collectif 1984

Tous les deux ans, le Collectif 1984 participe à l'organisation du Festival International de Théâtre Action, passionnant moment de rencontre entre des troupes et des ateliers théâtraux venus du monde entier pour présenter leur spectacle, proposer leur vision du monde, échanger une expérience. Mais entre deux festivals, nous ne nous reposons pas sur nos lauriers. Nous organisons régulièrement, à Bruxelles, des week-ends, des Temps Forts qui représentent autant d'occasions pour les participants à nos ateliers de présenter leur création aux côtés de spectacles professionnels. Ainsi, cette année encore, nous vous invitons à participer au **Temps Fort** qui se déroulera **les 12 et 13 octobre 2001 au Théâtre Marni à Bruxelles**, et dont nous donnons le programme en troisième page.

Acteurs bruxellois et wallons, jeunes et moins jeunes, nés en Belgique ou ailleurs, aux études, au chômage ou au boulot, tous auront ici l'occasion de confronter leur parole sur un terrain qui mêle professionnels et non-professionnels et dont le dénominateur commun réside dans l'expression d'une pensée critique, d'un projet social ou d'un témoignage de vie, par le biais de la représentation théâtrale.

Ce Temps Fort est un moment particulièrement important pour les participants à nos ateliers, parce qu'il ouvre de nouveaux espaces de paroles et met en contact/confrontation avec le regard d'un public nouveau, plus large que le cercle d'amis ou de parents devant lequel leur spectacle a sans doute été présenté la première fois.

Venez donc nombreux renouveler la lutte contre l'apathie! Outre les ateliers qui seront présentés, la **Compagnie du Campus**, le groupe **Les Cageots**, le **Théâtre de la Renaissance** et **Credo ma non troppo** viendront désengourdir ce monde un peu trop branché à notre goût sur les game boys et les play stations!

Dans le petit journal que vous tenez entre les mains, nous avons pour habitude de vous proposer -outre les programmes de nos activités- diverses réflexions qui nous traversent ou qui surgissent des échanges que nous avons dans nos ateliers, dans nos stages. Ce sont des textes de discussion, des propositions de débat que nous souhaitons continuer. Tous vont dans le même sens: *le refus de l'apathie sociale* qui nous gangrène.

Cette fois-ci nous vous présentons le résultat d'une réflexion que nous avons eue parallèlement à nos perspectives de spectacles. Il parle de la communication, et plus particulièrement de la *GSMania*. Encore! direz-vous. Oui, et c'est bien parce que nous rencontrons ces images de plus en plus fréquemment dans nos ateliers que nous nous sommes penchés sur la question. Certes, c'est un faible éclairage, un billet d'humour, mais il reflète notre pensée intime qu'on peut résumer ainsi: jamais un moyen de communication ne remplacera la réelle communication. De plus nous constatons que plus la société (de l'argent) n'a rien à se dire de fondamental, plus elle a la capacité technique de le faire: nous ouvrons une réflexion sur ce phénomène.

En écho au succès de la tournée en Belgique de notre spectacle *Nous sommes momentanément absents*, vous pourrez également lire un petit topo sur la situation du théâtre-action en Italie.

Voilà donc le contenu du huitième numéro de Hors-scène. Nous espérons qu'il vous plaira et vous donnera l'envie de mettre la main au stylo (ou au clavier) et de nous écrire. A bientôt de vous lire et de vous (re)voir au Marni en octobre!

L'équipe du Collectif 1984.

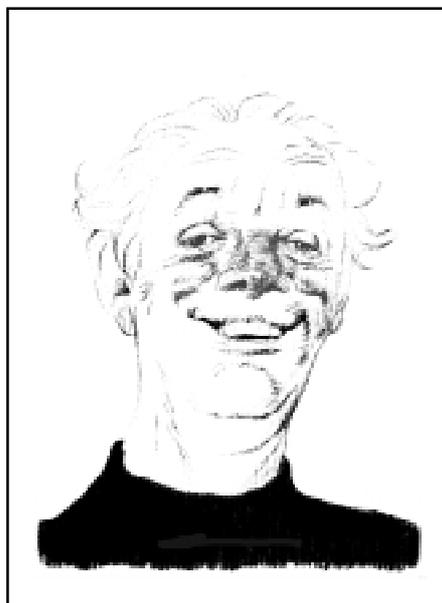


Les développements du théâtre-action en Italie ou les fantômes d'une parole collective

En Italie, comme un peu partout dans le monde, aux généreuses remises en question des années '70 a succédé le pragmatisme et l'*enrichissez-vous sans complexe* des années '90. Symptômes de cette dictature de l'argent et du superficiel, les télévisions italiennes inondent leurs émissions de *pompom girls* à moitié nues, et les journaux consacrent aujourd'hui plus de temps à décrire les conditions d'hébergement du sommet Clinton-D'Alema qu'à analyser politiquement les enjeux d'une telle rencontre. Autre période, autres moeurs: la paix sociale en Italie a relégué les acteurs sociaux des années '70 à l'abrutissement cathodique et au néant informatif.

Dans le domaine de l'expression théâtrale, le rideau une fois tombé sur l'agitation sociale des décennies précédentes, la bourgeoisie s'est mise à encenser la plupart des personnalités dénoncées comme subversives quelques temps plus tôt. Caractéristique de ce revirement, l'attitude actuelle vis-à-vis de Dario Fo, symbole tout à la fois du théâtre engagé, de l'agit-prop et de la parole opprimée. Alors qu'il y a quelques années encore, Dario Fo était considéré infréquentable tant par la droite que par la gauche officielle, refoulé des Etats Unis, soupçonné de sympathies maoïstes, amalgamé aux «brigadistes», dénoncé pour son anti-cléricalisme virulent,... le voilà aujourd'hui prix Nobel de littérature, félicité pour son travail historique, sollicité par l'establishment de gauche à la moindre des occasions, complimenté même par les jésuites de *Civiltà Cattolica* pour sa dernière fable sur Saint François (*Lu Jullare Francesco*).

Cette différence d'attitude dans le chef de ceux qui l'avaient jusque là dénoncé se justifie moins par la modération des propos actuels de Dario Fo que par le fait que les importants courants de pensée et d'action mobilisés autour de son activité dans les années '70 ont aujourd'hui pratiquement disparu. Finies les grandes revendications ouvrières, les prises de paroles généralisées, les assemblées anti-autoritaires. Difficile dès lors de continuer à utiliser le théâtre comme levier d'une action collective, cette dernière étant précisément absente. Face au *winner* et au village global, le «petit» s'est soumis, l'opprimé a délégué ses revendications, le prolétariat s'est tu. Au théâtre donc aussi, chacun a repris sa place: l'acteur sur la scène, le spectateur dans les gradins. Tous ceux qui avaient un moment investi ces lieux en croyant y trouver un espace de parole collective se sont progressivement retirés pour laisser la place à un public d'abonnés. Publics à marée basse, drapeaux des luttes en berne, il était temps pour l'Etat de sanctifier Dario Fo.



Plus de parole collective donc, et pas vraiment de lieux pour la susciter. Mais la nécessité d'exprimer l'insatisfaction subsiste. Plus ponctuellement, moins massivement, plus confusément sans doute, mais elle existe. C'est dans cette faille qu'est en train de se glisser le *Théâtre-action* en Italie pour se développer dans ce qu'il serait désormais convenu d'appeler l'après-Dario Fo dans le domaine des rapports entre théâtre et intervention. Précisons bien sûr que la pratique que nous développons en Belgique sous le terme Théâtre-action n'a pas forcément pris ce nom en Italie. Il y a ceux qui font du théâtre de l'opprimé, ceux qui définissent leur travail comme de l'animation théâtrale, il y a des expériences de théâtre engagé anonymes et peu connues dans les «Centri Sociali», etc. Ces différentes tentatives d'utiliser le théâtre pour décrire un vécu ou critiquer une situation sont assimilables au Théâtre-action en ce qu'elles ont toutes comme point de départ la parole des participants: ce sont les jeunes des centres sociaux, les spectateurs des théâtre forum, les participants aux ateliers qui pensent, écrivent, jouent à différents niveaux un spectacle produit de leur volonté d'exprimer un refus, de dénoncer une limite sociale, de décrire une lutte.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, ceux pour qui le théâtre constitue un lien entre la revendication sociale et politique et la mobilisation active, développent, en Italie comme ailleurs, des formes d'interventions théâtrales appropriées à leurs objectifs. Le système qu'ils critiquent a tout avantage à ne pas les reconnaître dans leur dimension ar-

tistique, et les modes dominants d'information, à méconnaître leur existence. Ils existent cependant et l'on perçoit fugacement leur présence à l'occasion d'une manifestation ou d'une action, de Milan à Naples, des Abruzzes à la Toscane, de Sicile à la Lombardie. Des contacts se nouent, des liens se tissent, des partenariats se développent.

Le plus encourageant pour ces créateurs-comédiens/animateurs-inventeurs d'une nouvelle parole théâtrale qui développent des modes divers de théâtre d'intervention, et découvrent l'existence de mouvements solidaires comme celui du théâtre-action en Belgique, c'est de se rendre compte que leur pratique n'est pas isolée, qu'elle diffuse soit-elle, elle existe d'abord et avant tout parce que partout, en Italie comme en Belgique et ailleurs de par le monde, la nécessité de prendre la parole, d'exprimer un refus, de critiquer le monde de l'argent, persiste.



Rassurés par l'absence momentanée d'une parole collective, les puissants de ce monde ont peut-être un peu vite enterré Dario Fo et les mouvements sociaux auxquels il s'était associé. La mémoire de la fantastique critique du capitalisme qu'il a mené sur les tréteaux, ajoutée aux questions actuelles que se posent de plus en plus de jeunes adultes sur le monde qu'on leur propose trouve un écho particulier dans les ateliers de théâtre-action.

Reflète de la vie réelle, le théâtre pourrait bien un jour ou l'autre ressortir de ses gonds.

Cet article a été publié dans "Le théâtre d'intervention aujourd'hui", Etudes théâtrales 17/2000

Temps Fort de Théâtre-Action

«Allons enfants de l'apathie!»

12 et 13 octobre 2001 à Bruxelles

au Théâtre Marni

25, rue de Vergnies - 1050 Bruxelles (à 50m. de la pl. Flagey)

vendredi 12 octobre

20h **Manu**

un atelier du Collectif 1984
création collective d'un groupe de jeunes
du Théâtre des 4 mains de Beauvechain

21h **Exit**

création collective de la Compagnie du Campus
et du groupe Les Cageots

samedi 13 octobre

16h **Un exploit peut en cacher un autre**

un atelier du Collectif 1984
création collective des élèves de l'école Notre-Dame d'Anderlecht

17h30 **Big Big Big Point Brother**

un atelier du Collectif 1984
création collective d'un groupe de jeunes
du Théâtre des 4 mains de Beauvechain

20h **La Poisse**

un atelier du Théâtre des Rues (Cuesmes)
création collective du CRIC (CPAS de Soignies)

21h **Si jeunesse perd... Plus rien**

création collective du Théâtre de la Renaissance (Liège)

La journée de samedi sera ponctuée d'interventions du groupe

Credo ma non troppo

qui interprétera des chansons de son spectacle

Entrée: 250 frs par jour

150 frs par jour (étudiants, chômeurs,...)

Réservations au Collectif 1984

Une organisation du Collectif 1984,
de la Compagnie du Campus
et du Centre de Théâtre Action

avec le soutien du Théâtre Marni, de la CFB
et des Tournées Art et Vie



Idiot !

Autrefois, dans les villages, il y avait un idiot. Celui-ci parlait tout seul, tout haut, tout bonnement. Ses thèmes favoris tournaient autour de la pluie et du beau temps. On l'aimait bien, il donnait un coup de main par ci, se prélassait beaucoup par là, bref, il était intégré à la société. Ses paroles en l'air se faisaient l'écho d'une pensée collective: il disait tout haut ce que chacun pensait tout bas. Sa place était d'autant plus importante que la communauté plus forte. Son comportement même d'oisif satisfaisait renvoyait aux besogneux une image inversée de leur pénible servitude. Bref, un *imbécile heureux*.

Il n'est plus le temps de ces pauvres quasimodos. On les a enfermés, institutionnalisés. Le dernier pleurait sur le corps assassiné d'Irène Papas, dans «Zorba le Grec». L'autre dernier invoquait des esprits dans les travées d'un cimetière, dans «Le Tambour». Maintenant on parle de nouveau tout seul et tout haut dans la rue, avec force gestes et mimiques, mais c'est dans un plastique, bizarre et discret, qui pend de l'oreille. L'apparence est la même, la réalité différente.

L'un parlait au nom de tous, prenait son temps, parce que le temps lui appartenait, celui de ses vagabondages spirituels. L'autre, ne voulant pas perdre du temps, qui lui est dûment compté et chichement salarié, travaille en marchant, en conduisant ou en mangeant... Il n'a plus le temps. L'un aimait à l'excès, connaissait des secrets, et tous de s'identifier à ses divagations parce que cela faisait du bien, parfois, de ne pas se prendre au sérieux, de souffler, même par procuration, de relativiser le sérieux de la vie soumise au travail. Il était, au village, l'expression de l'idiotie de la vie travailleuse, sa fonction intime était secrètement reconnue, son farniente envié. L'autre est rentable, offensif, efficace, il croit gagner la bataille qu'il a engagée avec le temps, alors que, réduit à n'être que la carcasse du temps de travail, sa frénésie va se retourner contre lui... le temps va gagner! A force de reculer le temps où il va vivre, la vie va s'éloigner de lui et un jour il va se retrouver *vide de sens*. L'un, lui, paradait sur les contours de la raison, sur cette crête frêle qui délimite la folie douce, et chacun de s'imprégner de cette chevauchée. Chacun de voir en lui le Don Quichotte dérisoire, mais réel, qui l'apostrophe. Et chacun de soupirer, *ah, il a bien de la chance!* Voilà, c'est ça, il était le réceptacle de la chance de ne rien faire et de manger tous les jours, de n'être pas attaché aux choses matérielles de ce monde. L'autre accumule des biens, «des avoirs plein nos armoires» (merci Souchon), des dettes aussi, mais des projets formidables pour développer son entreprise, enfin celle de son patron. Il connaît les avancées technologiques avant tout le monde... *à la pointe de l'aliénation au travail*.

N'y a-t-il pas un pas qualitatif dans l'horreur quotidienne à regarder quelqu'un, et parler à un autre, tout haut, en toute impunité? La parfaite indifférence vis-vis de nos

frères humains, la négation tranquille de leur entité, de leur espace, la banalité avec laquelle cela est effectué, n'est-ce pas cela le viol? Certes, il n'y a pas eu agression directe, mais le chacun pour soi et le fait de s'y habituer, éloigne petit à petit l'homme de sa communauté réelle, chacun devient un peu plus un étranger pour chacun, dont on n'a rien à foutre, qu'on nie véritablement quand on parle devant lui, tout haut, *comme s'il n'existait pas*.

Ce comportement devrait normalement apparaître comme ridicule, mais puisqu'il correspond à un schéma dominant, qu'il est promotionné par la *société de l'égoïsme* et de l'argent, de la réussite, du travailleur performant (travaillant même en conduisant, en marchant, au resto...), notre perception même du ridicule de la situation est amoindrie. Et l'on se prend à se corriger soi-même lorsqu'on critique, un peu honteux de ne pas participer à ce grand bond en avant journalier vers l'aliénation parfaite et achevée!

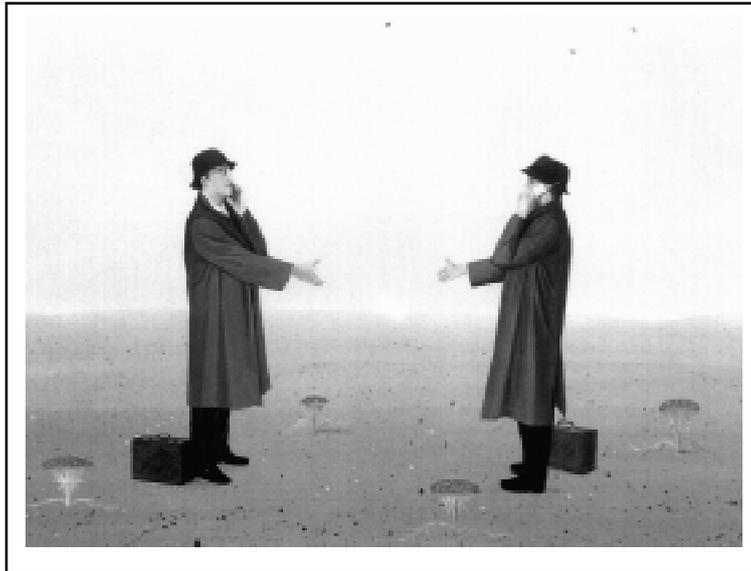
Avant l'apparition des oreillettes, il y avait un signe disant, *vous voyez, je téléphone!* (en conduisant, en marchant, devant tout le monde, tout haut, etc., OK), mais il y avait ce signe rentré dans les moeurs. Sans ce signe, il y a une inconvenance incroyable, qui bouleverse les rapports entre humains les plus élémentaires: dorénavant celui que vous croisez ne vous voit

plus, il parle de choses intimes en vous niant et vous êtes vraiment nié, parce que ce qui est le plus important semble sa conversation qui passe par dessus les habitudes millénaires qui sont: quand quelqu'un te parle, ou semble te parler, tu l'écoutes et tu lui réponds. Avec les oreillettes, les signes de la relation humaine les plus élémentaires sont encore un peu plus bouleversés.

Nous sommes des animaux sociaux, nous existons par l'autre, son regard, son activité... La transformation de ce monde passera aussi par une

association des animaux sociaux, mais contre tout ce qui les sépare et semble pourtant les rapprocher.

Bientôt nos rues seront sillonnées par des inconnus à eux-mêmes en quête de relation téléphonique avec d'autres perdus. Ils parleront haut et fort pour être entendu, mais leur quête est perdue d'avance parce que leur correspondant est aussi perdu qu'eux, que ses frères sont là dans la rue, avec lui, de chair, oui de chair, oh imparfaite certes (Claudia Schiffer est là pour nous rappeler qu'il faut tendre au modèle, *merci Claudia!*), mais de chair quand même, vivants, avec des projets, des hésitations, des réussites, des soucis, des phantasmes, des peurs et des joies incroyables... de la vie quoi!



avenue du Roi Albert, 114
1120 Bruxelles
tél/fax ++32 02 262 08 84
e-mail: 1984@skynet.be

